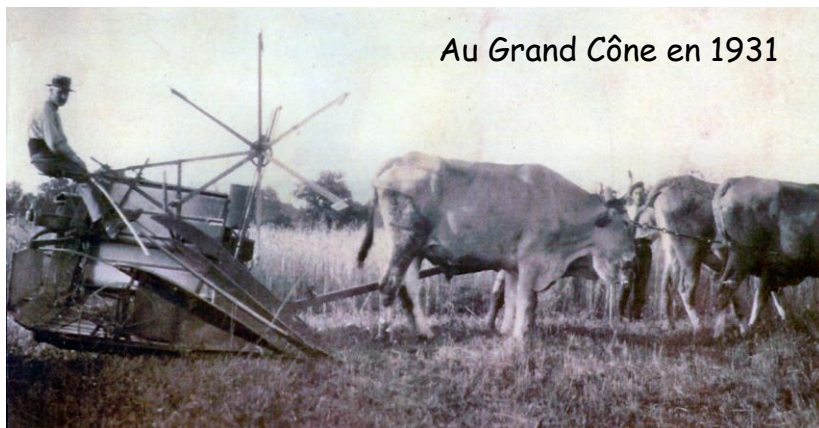


Métives et batteries autrefois, Témoignages de Bertrandais

Les métives, c'est-à-dire les moissons, et les batteries, les battages, constituaient des moments très importants dans la vie agricole d'autrefois en Gâtine, restée pendant bien longtemps, une région essentiellement rurale. Recueillir les témoignages de ces événements qui ont marqué les générations passées est une nécessité historique. Au début des années 1980, la création des radios libres a permis la naissance d'une radio locale : Gâtine FM¹, à laquelle ont participé des Bertrandais dans le cadre d'un certain nombre d'émissions. L'une d'elle, le 20 décembre 1983, fut consacrée à l'évocation des moissons et des battages en réunissant, autour des animateurs eux-mêmes Bertrandais (Jacky Prêt et Michel Bernier²) Louis et Micheline Fleury³, Pierre Bonnifait auxquels s'étaient joints Roger Tiercelin, de Pompaire, et Michel Guéneau. C'est à partir de leurs souvenirs énoncés au cours de cette émission qu'a été rédigé cet article.

Les métives

Pendant des siècles, chaque exploitation agricole se devait de cultiver des céréales pour faire le pain, base de l'alimentation. La Gâtine était une terre trop pauvre pour cultiver le blé aussi c'était le seigle qui dominait. Il fallut attendre le milieu du XIXe siècle pour que le froment le remplace grâce aux amendements en chaux et à des labours plus efficaces avec l'emploi de la charrue. La moisson se fit pendant des siècles à la faucille. "On sciait les blés" selon l'expression d'alors, car les épis étaient coupés à mi-hauteur, la paille n'étant pas ramassée. A partir de la deuxième moitié du XIXe siècle, la moisson fut effectuée à la faux, au dail pour utiliser le terme local. Il fallait l'aiguiser régulièrement à la pierre (*le coué*) maintenue humide dans une corne de vache. Quand la lame était trop abîmée, on prenait une "enclumette" (*la forjhe*) qui était fichée en terre et le faucheur battait le fer. C'était le Grand valet (*le va-devant*) qui ouvrait le sillon et les autres métiviers suivaient. Les femmes ramassaient les javelles qui souvent étaient déjà en partie regroupées grâce à la *guimbarde* dont était équipée la faux. Les javelles étaient assemblées en gerbes et liées par le faiseur de liens, le plus souvent un



drôle. Les journées étaient longues, le travail commençait tôt, toutefois, il fallait que "l'aigaille soit cheute"⁴ pour commencer la moisson. Le soir, les familles les plus pauvres passaient glaner les épis qui avaient échappé aux moissonneurs.

1 Disparue en 2001 et devenue en 2003 Radio-Gâtine.

2 Avec Francis Luttau, l'animateur de Gâtine FM

3 Louis Fleury et Micheline Fleury ont été exploitants au Vieux Moulin.

Pierre Bonnifait a été, avec Roger Tiercelin, machiniste, c'est-à-dire technicien s'occupant de la batteuse pendant plusieurs années avant de devenir garagiste dans notre commune.

Michel Guéneau, né en 1903, était un ancien habitant du Fontenioux.

Certains de ces témoins nous ont quittés depuis cette émission. Cet article est là pour montrer que nous gardons bien vivant leur souvenir.

4 que la rosée soit tombée

Au début du XXe siècle, se répandirent des machines, les moissonneuses, qui permirent un travail beaucoup plus rapide et surtout moins fatigant que le maniement de la faux. La mécanique était tirée le plus souvent en Gâtine par une paire de boeufs guidée à l'aiguillon alors qu'une autre personne était juchée sur la machine pour rabattre les javelles. Le Père Guéneau se souvient d'avoir vu fonctionner la première moissonneuse-



Moisson au Plessis en 1957 (Famille Franchineau)

lieuse en 1914 à la ferme de la Garnaudière, sur la commune de Vasles. Elle était unique à cette époque dans la commune. C'est au cours des moissons que les Gâtineaux apprirent la mobilisation générale, à la veille de la déclaration de la Première Guerre mondiale, le 2 août 1914. Beaucoup de ces paysans ne revinrent pas du Front. Cette mobilisation des hommes à la force de l'âge entraîna la réquisition des vieillards et des enfants pour ces grands travaux. Les femmes étaient chargées "de virer les javelles" et de mettre cinq à six gerbes en *citoux*, c'est-à-dire en tas pour faire sécher la paille et de permettre aux épis de continuer de grossir. Dans notre commune, les champs n'étaient jamais très éloignés des fermes, aussi les moissonneurs rentraient déjeuner à la maison. Toutefois, vers le milieu de l'après midi, "le petit collation" (pâté, fromage, *migé*) était apporté aux métiviers. Les *citoux* restaient 15 jours à trois semaines dans les champs ; puis les gerbes étaient rentrées à la ferme et la *maille*⁵ était dressée dans la cour batteresse, c'est-à-dire à proximité de l'endroit où la batteuse allait être installée. Les conditions météorologiques, jouaient un grand rôle, certaines années ont été difficiles : la pluie compromettait souvent la moisson elle-même et la rentrée de la moisson à la ferme. Michel Guéneau, qui avait été gagé à 11 ans pour garder les vaches dans une ferme, dut, en 1916, installer les gerbes sur la *maille*, des gerbes trop lourdes pour son jeune âge et il se souvenait 70 ans plus tard des courbatures que ce travail pénible avait engendrées.

Les gerbes étaient disposées de façon que les épis soient à l'intérieur et que le pied de la gerbe soit à l'extérieur, afin que l'eau de pluie s'écoule de la maille. Deux ou trois tours de gerbes étaient ainsi disposées selon la grosseur de la maille. La pose de la dernière gerbe sur la maille donnait lieu à sa décoration par un bouquet.



Bouquet de la dernière gerbe.

Le Puits 1940 - Famille Lanoue

Les batteries

Au cours des siècles, plusieurs techniques furent employées pour battre les céréales. La plus ancienne était le *chaubage* qui consistait à frapper les épis contre le bord d'un récipient, une barrique par exemple pour en faire sortir les grains. De même, le *dépiquage* fut pratiqué pendant longtemps : des animaux (chevaux, baudets) piétinaient les gerbes qui étaient disposées sur une aire particulièrement aplanie afin de faire sortir le grain des épis. Il fallait ensuite vanner les grains pour les séparer des brisures de paille qui subsistaient. Pendant tout le XIXe siècle, l'utilisation du fléau (*le fia*) fut la principale technique pour battre les céréales.

Les batteurs, souvent au nombre de trois, battaient en cadence les épis disposés sur l'aire batteresse. Ce type de battage disparut avec l'apparition (en 1885 dans notre région) des premières machines à battre, actionnées par un manège à chevaux ce qui a permis de rendre le battage moins pénible et plus productif. Les chevaux attelés au manège entraînaient, dans leur mouvement circulaire, un mécanisme qui permettait d'actionner une petite batteuse. Michel Guéneau a



60 — Environs de PARTHENAY - Battage au fléau
Bonne et heureuse année 1907

vu fonctionner ce système car l'exploitant ne voulait pas payer l'entrepreneur de battage... Plus tard la batteuse, de dimensions nettement plus importantes, fut actionnée non plus par la traction animale mais par une machine à vapeur, la locomobile, sorte de locomotive avec une grande cheminée. La batteuse était installée et actionnée par des machinistes. Il fallait en effet mettre la chaudière sous pression et continuer à l'alimenter en charbon (sous forme de briquettes) et en eau. Souvent, l'eau provenait de mares, plus ou moins éloignées, et avait été préalablement stockée à proximité de la machine dans des barriques. Après la Seconde Guerre mondiale, la locomobile fut remplacée par un tracteur mais les batteuses elle-mêmes restèrent assez identiques jusqu'à leur disparition à la fin des années 1960⁶.

La batteuse appartenait à un entrepreneur, souvent à un garagiste ou à un maréchal-ferrand⁷. La batteuse était énorme : il fallait deux à trois paires de boeufs pour la remuer. Puis, les machinistes devaient la caler pour la mettre d'aplomb. Pour réaliser cette opération délicate, les machinistes exigeaient du fermier chez qui ils installaient la machine de prendre "l'équerre", c'est-à-dire de déguster auparavant un petit verre de goutte (eau-de-vie de prune ou mieux encore de poire !). Parfois, le fermier était généreux, comme à la Sapinière où les mécanos avaient droit à un petit verre à chaque cale ... et on s'apercevait le lendemain que la batteuse était en "fausse équerre" ! La batteuse était reliée à un tracteur par une énorme courroie. Le



Battage avec une locomobile en Gâtine

6 La batteuse avec laquelle travailla Pierre Bonnifait resta longtemps remise au Pontreau du Fontenioux.
7 Maurice Rouvreau, pour lequel travaillèrent Pierre Bonnifait et Roger Tiercelin possédait une batteuse qui tourna principalement sur les communes de La Chapelle-Bertrand et de Pompaire. Au Tallud, la batteuse appartenait au maréchal-ferrand Giroire. A Châtillon-sur-Thouet, à La Peyratte, les batteuses étaient la propriétés de sociétés.

6 La batteuse avec laquelle travailla Pierre Bonnifait resta longtemps remise au Pontreau du Fontenioux.

7 Maurice Rouvreau, pour lequel travaillèrent Pierre Bonnifait et Roger Tiercelin possédait une batteuse qui tourna principalement sur les communes de La Chapelle-Bertrand et de Pompaire. Au Tallud, la batteuse appartenait au maréchal-ferrand Giroire. A Châtillon-sur-Thouet, à La Peyratte, les batteuses étaient la propriétés de sociétés.

tracteur placé à une dizaine de mètres de la batteuse devait être parfaitement en ligne. La période des battages s'étalait sur près de 45 jours : elle commençait vers le 20 juillet et l'entrepreneur activait les cultivateurs pour réaliser les battages le plus tôt possible car pour les derniers servis, le travail était effectué en septembre à une période où les jours raccourcissaient. Le travail des mécanos débutait très tôt le matin vers 4h30/ 5 heures pour se terminer vers 9h30 le soir, voire plus tard, après avoir conduit et caler la batteuse dans une nouvelle exploitation.

Tout le monde était en place au lever du jour qui variait de juillet à septembre et en fonction également de l'importance de l'exploitation, de la borderie aux métairies. Mais la bonne humeur était toujours de mise et la batteuse n'était mise en activité qu'après la montée des couleurs,

Battage au Plessis en 1947 (Famille Guinfoléau)



une longue perche (à laquelle était accrochée une peau de lapin !) était dressée au son d'une chanson, aux paroles quelque peu oubliées !

Le nombre de bras aux batteries a varié selon les époques : avant la mécanisation des dernières années, une quarantaine de personnes était nécessaire. Sur la maille, quatre à cinq *démailleurs* envoyaient les gerbes sur la batteuse où se trouvaient plusieurs personnes dont le coupeur de liens. L'apparition du monte-gerbes facilita le travail et

entraîna une diminution du personnel nécessaire. De même, l'utilisation de la botteleuse et du monte-paille changea le travail des *paillassous* qui, à l'époque où la paille arrivait en vrac, s'enfonçaient dans le *paillié* jusqu'à la ceinture. A cette époque, confectionner un *paillié* demandait un grand savoir-faire.

Parmi les travailleurs des batteries, les porteurs de sacs étaient les plus considérés. Ils étaient au nombre de trois ou quatre, parmi les plus robustes, et avaient pour tâche d'acheminer le grain dans le grenier en empruntant un escalier mais parfois une échelle. Les sacs de grains pesaient de 70 à 80 kgs et les porteurs se mettaient souvent au défi de soulever des charges extraordinaires. Le Père Guéneau se souvenait d'avoir vu un porteur se charger d'un sac de blé, lesté d'un jeune homme et les Bertrandais évoquaient le souvenir du père Gustave Allard qui porta très longtemps les sacs, même âgé de plus de 60 ans ! Le grain était bien rangé en tas dans le grenier avec l'indication précise du nombre de sacs. En redescendant, les porteurs de sacs bifurquaient parfois vers les cuisines pour prendre un petit réconfort... en l'occurrence un petit verre de *goutte*, mais selon un barème établi, tous les 20, 50 ou 100 sacs ? Les souvenirs divergent !

Les batteries constituaient un événement exceptionnel dans le calendrier agricole de l'exploitation : la présence de plusieurs dizaines de personnes ce jour-là créait une animation inhabituelle que les jeunes attendaient impatiemment : l'arrivée de la batteuse était aussi attendu par les enfants que la venue du Père

Battages au Grand Cône en 1944
(Famille Brault)



Noël !. Dès qu'ils entendaient les roues de la batteuse sur les cailloux du chemin les *drôles* se précipitaient au-devant d'elle et l'accompagnaient jusqu'à son installation.

Au cours de la journée, les jeunes, en particulier les jeunes filles, étaient souvent l'objet de farces : elles étaient précipitées, au milieu des rires des spectateurs, dans *les balles* qui s'infiltraient dans leurs vêtements...

Lors des batteries, voisins et amis venaient donner un coup de main, qu'il fallait, bien sûr, rendre à son tour. Ce qui fait que certains étaient de batteries pendant une quarantaine de jours. Le travail n'était pas l'exclusivité des hommes. Pour les femmes, les batteries constituaient une charge importante : dans les jours qui précédaient, il avait fallu tuer et préparer les volailles et les lapins, équeuter ou écosser les haricots⁸,

préparer des patés, confectionner des gâteaux car il fallait nourrir toutes ces bouches affamées et pas qu'une fois dans la journée. En effet, dès 8h avait lieu le petit-déjeuner car il y avait déjà eu plusieurs heures de travail pénible dans la poussière et les balles qui volaient. A midi était servi le grand repas, le plus souvent dans la grange pour accueillir cette grande tablée. La journée se terminait toujours par un dernier repas au cours duquel régnait une joyeuse ambiance, liée à la satisfaction du travail accompli mais aussi à la consommation, pas toujours avec modération, du petit vin du Mirabalais, du *ratafia*⁹ et de la petite goutte, généreusement distribués à chaque poste de travail par les jeunes filles de la maison. Chansons et histoires punctuaient la soirée qui se prolongeait parfois fort tard tout en sachant que la plupart des travailleurs devaient remettre cela, dès l'aube, dans une autre ferme.

Progressivement, dans les années 1960, les moissonneuses-batteuses se répandirent et désormais moissons et battages se firent en une seule opération avec un personnel réduit. Certes le travail était effectué beaucoup plus rapidement et avec nettement moins de fatigue mais s'en était aussi fini de cette grande journée de solidarité qui rassemblait voisins et amis au moment des batteries.¹⁰

Battage à La Barrière en 1941
(Famille Gaillard)



Michel BERNIER
(avec l'aide de Jacky PRET)
Le Vieux Moulin
18 décembre 2010

8 Les repas des battages présentaient souvent des menus identiques compte-tenu du fait que les cuisinières utilisaient presque exclusivement les ressources de la ferme, au grand dam des mécanos qui auraient préféré un *beefsteak* ou une omelette !

9 le *ratafia* serait une appellation locale d'une boisson composée de café, d'eau-de-vie et d'eau.

10 Nous serions satisfaits de pouvoir compléter - ou corriger- cet article avec d'autres témoignages. Prendre contact avec le secrétariat de mairie ou Michel Bernier.